



Date : 14/08/2008

Espaces sociaux : constitution de l'espace bibliothéconomique par l'activité

Olaf Eigenbrodt
de l'Université Humboldt de Berlin, Allemagne
olaf.eigenbrodt@ub.hu-berlin.de

Traduit en français par :
Suzanne MARAVAL

Réunion : 91 Théorie et recherche sur les bibliothèques
Interprétation simultanée : anglais → français et français → uniquement

CONGRÈS MONDIAL DES BIBLIOTHÈQUES ET DE L'INFORMATION : 74^{ème} CONGRÈS ET ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'IFLA

10 – 14 août 2008, Québec, Canada
<http://www.ifla.org/IV/ifla74/index.htm>

Résumé

L'exposé montre comment le concept d'Hannah Arendt de la sphère publique peut nous aider à trouver une nouvelle approche de l'espace de la bibliothèque. Puisque le concept d'Arendt est limité par sa grande affection pour la cité grecque ancienne et par son aversion pour la société de masse, l'article propose un élargissement. La forte distinction entre Privé et Public est supplantée par l'idée, plus ouverte et dynamique, de l'espace sociétal. L'espace sociétal est constitué par la diversité des activités qui y sont pratiquées. Pluralité et liberté individuelle sont les conditions de ce processus. À la différence de la définition classique de l'espace public à laquelle Arendt et Habermas se sont référés, l'espace sociétal se définit par des actions telles que le travail, la communication et l'étude qui se pratiquent simultanément. Il paraît ainsi évident que les bibliothèques sont actuellement des espaces sociétaux. Mais est-il possible de faire passer ce concept de la théorie à la pratique ? Et quelles pourraient être les stratégies qui permettraient de faire des bibliothèques des espaces ouverts dans ce sens ?

Introduction

Tandis que nous concentrons souvent nos pensées sur les changements, rencontrés dans la technologie et les outils que nous utilisons, un changement plus profond s'opère en permanence autour de nous. Les communautés d'aujourd'hui sont beaucoup plus diverses sur les plans ethnique, racial, linguistique et économique que ce qu'elles ne l'étaient il y a un siècle.

Tyckoson, 2003, p. 15

La mutation dynamique de notre société devrait nous préoccuper davantage, quant à l'avenir des bibliothèques, que des débats technologiques ou économiques. Ce n'est que si nous réagissons aux défis sociaux et que nous suivons l'évolution sociale que nous pouvons assurer notre position. Dans une telle discussion autour de l'avenir des bibliothèques, l'espace physique joue un rôle particulier. D'une part, par exemple l'existence de la bibliothèque universitaire en tant que bâtiment est remise en question ; d'autre part, un nombre croissant de concepts est soumis à la discussion, ceux-ci étendant et, de ce fait, modifiant de manière durable l'espace de la bibliothèque quant à sa fonction. Mais les bibliothécaires ne sont pas les seuls à changer leur regard sur la bibliothèque. Des projets novateurs émanant d'architectes font sortir la construction des bibliothèques de l'impasse, dans laquelle la pensée fonctionnaliste des trois dernières décennies l'a conduite. Il apparaît de plus en plus de bâtiments attractifs et aussi inhabituels, qui misent moins sur des espaces échangeables et totalement flexibles que sur l'identification et l'effet tape-à-l'œil. Il est un groupe, qui a toujours été vu jusqu'à présent dans un rapport passif vis-à-vis de l'espace bibliothéconomique, qui sera canalisé de ce fait de façon plus énergique : ce sont les utilisateurs. Nous découvrons de plus en plus que les environnements, que nous créons soi-disant pour les utilisateurs, sont toujours marqués par les utilisateurs selon leurs vues. Une importante initiative est, à ce sujet, la recherche d'un lieu patent, fixe, qui trouve un renfort dans l'accélération de processus sociaux et dans l'extension médiale de l'Environnement.

Bien qu'il y ait aussi des voix qui prophétisent toujours la fin prochaine avant tout des bibliothèques universitaires [v. enfin Ross et Sennyey, 2008], on peut parler sur ces entrefaites d'une renaissance de l'espace bibliothéconomique. De nombreuses bibliothèques nouvelles sont construites précisément en Europe et on peut observer avec étonnement le taux de fréquentation de ces bâtiments. Dans le même temps, le nombre des prêts et de la large utilisation d'ouvrages imprimés recule d'une manière générale. Cela laisse supposer que les utilisateurs cherchent aujourd'hui dans la bibliothèque autre chose que de simples livres et magazines imprimés. Corrélativement, les bibliothèques ont mis au point des concepts pour satisfaire ces nouvelles exigences des utilisateurs. Dans des bibliothèques publiques et scientifiques, on peut trouver des salles de séjour et des lieux de réunion, des centres d'apprentissage et des centres d'information, qui sont utilisés intensément. Même dans les normes de planification comme le rapport technique n° 13 de l'Institut allemand de Normalisation (DIN), ces espaces sont intégrés entre-temps comme des composantes incontournables de bibliothèques¹.

Mais comment changent-ils la bibliothèque ? Les salles de lecture et postes de travail classiques deviennent-ils de ce fait obsolètes ? Et de quelle manière nos utilisateurs acceptent-ils les nouvelles offres ? Il est toujours bon de faire instinctivement ce qui est juste ; toutefois, il vaut mieux discerner pourquoi c'est juste. Car en fin de compte, il faut que nous convainquions aussi ceux soit qui ont une image très démodée des bibliothèques, soit qui ne considèrent les bibliothèques que du point de vue technico-fonctionnel ou économique, sans percevoir la signification sociale de ces espaces ; que ce soit au sein de l'Université, de la commune ou d'une société globalement interconnectée du savoir. Une perspective sociologique peut nous aider à ce sujet à trouver aussi des approches théoriques de l'espace bibliothéconomique et à justifier nos présomptions et perceptions, tirées de la pratique. Une discussion intensive d'appréciations sociologiques peut aider le secteur des bibliothèques et de l'information à formuler avec assurance sa position

¹ Dans la prochaine édition du rapport technique n° 13 DIN (qui paraîtra début 2009), le thème des environnements d'apprentissage et des zones de communication, entre autre, sera abordé.

au sein de la société du savoir. L'espace de la bibliothèque convient ici précisément de manière exemplaire puisqu'on peut observer aussi actuellement dans le domaine des sciences sociales la renaissance mentionnée de l'espace.

Je voudrais présenter ci-après un modèle, qui nous permet de débattre de l'espace de la bibliothèque à partir de son utilisation effective. À ce sujet, je pars de la thèse qui veut que l'espace n'est pas en premier lieu une cellule définie par l'architecture mais qu'elle ne se constitue véritablement en tant qu'espace social que par l'utilisation qui en est faite. L'apparition d'individus en public et l'action dans la communauté, avec d'autres, font d'une cellule un espace social. Cette appréciation repose essentiellement sur la théorie de la philosophe politique Hannah Arendt, celle-ci étant cependant modifiée en un point déterminant. Je voudrais montrer comment nous pouvons bâtir, sur le fondement du concept d'Arendt pour la bibliothèque, une théorie de l'espace social, en maîtrisant le caractère limité et l'exclusivité anachroniques de l'espace public, *la place publique*.

À cet effet, je voudrais tout d'abord expliquer à titre d'exemple où nous en sommes aujourd'hui dans le débat qui porte sur l'espace de la bibliothèque. J'évoquerai après, dans ce contexte, l'appréciation d'Hannah Arendt relative à l'espace public, pour faire ensuite une proposition quant à son évolution ultérieure. J'aimerais enfin encore décrire à grands traits comment l'espace social s'établit en tant que lieu de participation informationnelle.

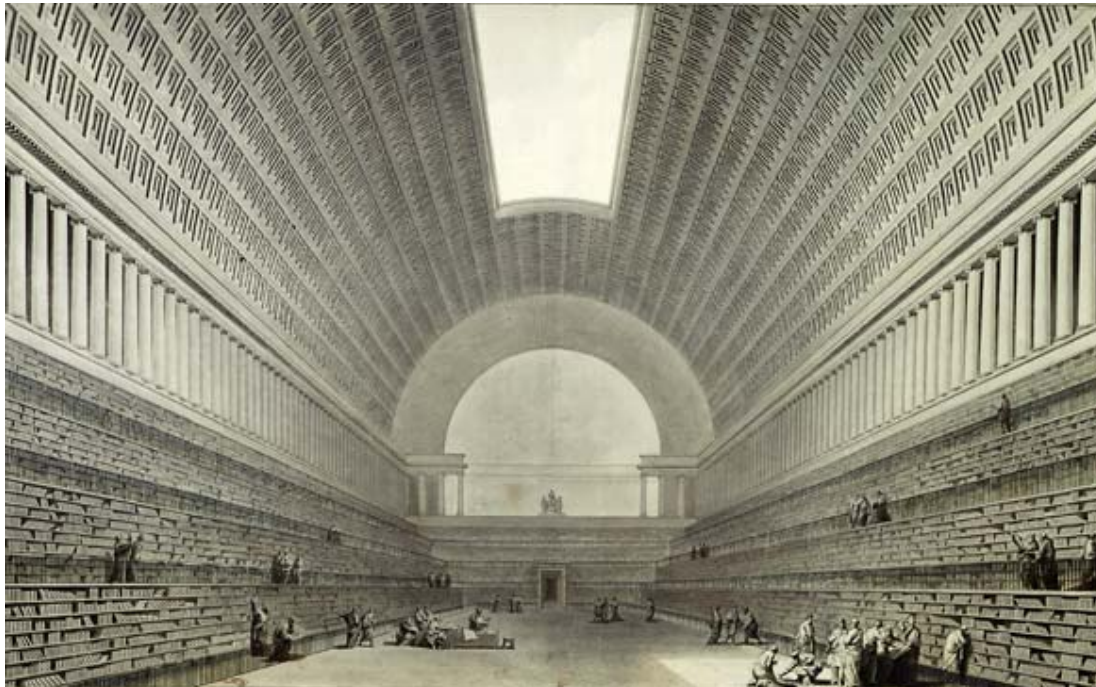
Un bâtiment sans mur – Des bibliothèques sans limite ?

De nombreux bibliothécaires voient aussi la bibliothèque en elle-même et avant tout comme un lieu physique en crise depuis un certain temps. Dans son état des lieux, justifié par des motifs purement économiques, quant à la situation actuelle des bibliothèques universitaires, Ross et Sennyey affirment par exemple que la discussion qui porte sur la bibliothèque en tant qu'espace représenterait uniquement

un détournement des véritables problèmes des bibliothèques universitaires. Sur le fondement des chiffres, soi-disant en baisse, des visiteurs des bibliothèques, les auteurs ne voient pas les nouveaux concepts de l'espace comme un élément de ce qu'ils considèrent comme la mission clé des bibliothèques [Ross et Sennyey, 2008, p. 150]. Dans le contexte des évolutions et succès actuels, enregistrés dans la construction des bibliothèques, cette argumentation apparaît presque bien absurde. Elle repose avant tout sur un schéma de pensée binaire, qui caractérise la discussion portant sur la société d'information, comme je l'ai montré à un autre endroit [v. Eigenbrodt, 2008, p. 91]. Chez Ross et Sennyey, ce modèle est relié à un pronostic de déclin, qui circule sous cette forme ou sous une forme similaire d'ores et déjà depuis au moins 30 ans. Il s'agit d'une affirmation qui provient des années 60 du siècle dernier et qui a été propagée avant tout au cours des années 90 – étonnamment la plupart du temps par les bibliothécaires eux-mêmes –. Étant donné la numérisation en masse, la diffusion des magazines électroniques même dans les sciences humaines et l'introduction d'applications Web 2.0 dans les bibliothèques, de tels scénarios de déclin trouvent toutefois un nouveau terreau. Cependant, ils ne se justifient pas de manière empirique [v. Gayton, 2008, p. 62]. La notion de l'espace de la bibliothèque qu'ont Ross et Sennyey repose au fond sur une idée de la bibliothèque qui remonte au 19^{ème} siècle.

Effectivement, les grandes bibliothèques scientifiques étaient à cette époque conçues comme des bibliothèques magasins avec de grandes salles de lecture. Travailler dans un tel bâtiment impliquait une contemplation en silence. Le lecteur était seul à sa place avec le livre, parmi de nombreux autres lecteurs, qui étaient tous affairés avec leurs recherches. Deux facteurs avaient essentiellement contribué à cette évolution : la multiplication fulgurante du savoir accessible sous forme imprimée et la professionnalisation des sciences et des bibliothèques. Les bibliothèques magasins représentaient une solution pragmatique pour manipuler les stocks en augmentation et le scientifique, prétendument solitaire, était membre d'une chaîne de la production du savoir, fondée sur la division du travail.

Avec l'ouverture des universités et la démocratisation croissante de l'enseignement d'une manière générale, les bibliothèques ont rendu avant tout les ouvrages accessibles. D'abord aux Etats-Unis d'Amérique et puis plus tard aussi dans le Monde entier, sont nées de plus en plus de bibliothèques en libre accès, qui répandirent l'accès ouvert au savoir. Mais malgré la suppression, qui y était souvent liée, des salles centrales de lecture, la bibliothèque fut toujours utilisée comme un lieu de communication paisible. Mais ce principe fut contrecarré par des architectures ouvertes, prétendument flexibles, qui sont ouvertes et flexibles avant tout quant à la transmission des bruits. Les utilisateurs sont dispersés au-dessus des ouvrages et doivent impérativement être assis entre les rayonnages comme dans des magasins. Mais ce type de bibliothèque est par bonheur presque abandonné. Je pense d'une part aux bibliothèques qui ont osé franchir le pas depuis déjà longtemps en faveur d'une communication ouverte, sans supprimer les zones du travail au calme. L'idée, qui veut qu'on peut aussi utiliser les bibliothèques en communauté et qu'on y trouve un espace pour échanger des idées n'est plus non plus, entre-temps, une nouveauté. Je pense d'autre part – et avant tout dans une perspective historique – à des concepts d'information.



Etienne Louis Boullée : vue intérieure de la nouvelle salle projetée pour l'agrandissement de la bibliothèque du Roi, 1785.

Le fameux croquis du projet d'Etienne Louis Boullée d'une bibliothèque royale est, du point de vue d'un bibliothécaire, une idée horrible. Ce bâtiment serait monstrueux, exposé aux courants d'air, bruyant et peu économique. Le projet a cependant une qualité, qui ne devient visible, étant donné l'architecture monumentale, qu'au deuxième regard : il ébauche, inspiré par des modèles de l'Antiquité et de la Renaissance, un espace ouvert pour les débats. Boullée voit sa bibliothèque comme un lieu de discussion publique. Bien que ses croquis n'aient que peu d'influence en leur temps sur l'architecture effective et que nombre d'entre eux soient tombés dans l'oubli jusqu'au 20^{ème} siècle, on voit ici pourtant une représentation de la bibliothèque comme espace public, qui se rattache fortement à la pensée de l'information.

L'idée, selon laquelle le savoir prend naissance au mieux dans l'échange et dans l'interconnexion, est volontiers vue comme un concept, doté d'un fondement technique, de la société du savoir. D'importants érudits de l'information, comme Benjamin Franklin et Alexander von Humboldt, ont cependant déjà créé des réseaux scientifiques influents et encouragé en même temps le débat public sur les sciences.

Ils utilisent à ce sujet la sphère naissante du Public, dont le développement a été décrit en détail par Jürgen Habermas [v. Habermas, 1990, p. 90 et suivantes]. L'une des institutions, nées de cette réflexion, du Monde civil est représentée par nos bibliothèques actuelles.

Qu'une bibliothèque soit réservée exclusivement à l'étude des ressources informationnelles qu'elle renferme n'est justifiable ni historique, ni actuel. Il naît au contraire régulièrement de nouveaux concepts de l'espace bibliothéconomique, qui vont respectivement de pair avec des fonctions différentes. Outre des zones, consacrées à l'apprentissage et au travail, il est proposé aussi de plus en plus des espaces sociaux et culinaires. Jeffrey T. Gayton différencie fondamentalement les fonctions sociales des fonctions collectives.

Une bibliothèque universitaire communautaire, ce n'est pas la même chose qu'une bibliothèque universitaire sociale. Le modèle social prévoit une bibliothèque, dans laquelle étudiants et faculté collaborent et communiquent mutuellement sur le plan de la création de nouvelles connaissances. [...] Le problème est que le modèle social amoindrit quelque chose qui est très apprécié dans les bibliothèques universitaires : la nature communautaire de l'étude silencieuse et sérieuse. Gayton, 2008, p. 60.

Ce contraste de l'activité sociale et collective est marquant pour l'ensemble de l'espace de la bibliothèque. Les espaces sociaux sont marqués par des discussions et des conversations, donc des situations de communication verbale entre les utilisateurs de la bibliothèque [au même endroit, p. 61]. Y ont donc lieu, d'après Gayton, exactement les processus qui correspondent à l'idéal rationaliste du Monde discursif. Par contre, le lieu collectif rappelle plutôt l'atmosphère contemplative des salles de lecture du 19^{ème} siècle. «L'activité communautaire d'une bibliothèque implique de voir et d'être vu occupé en silence à étudier.» [Au même endroit]. À ce sujet, il importe cependant qu'il s'agisse d'un travail dans le calme mais pas d'un travail solitaire. Seule l'apparition ou la présence d'un tiers fait de la situation mentionnée une situation collective.

L'espace se constitue comme un lieu public du savoir soit dans l'action communicative de l'échange, soit dans l'apparition l'un pour l'autre. Mais il s'agit ici moins de la question «léger» ou «bruyant», donc de l'effet «Pchit» que d'un antagonisme bien plus ancien et décisif pour la bibliothèque en tant qu'espace. Gayton cite Scott Bennett et désigne les bibliothèques, décrites comme sociales, comme des «espaces intérieurs» [au même endroit]. L'espace social est donc associé à la zone privée, tandis que l'espace collectif est ajouté à la sphère publique dans le cadre de cette description du fonctionnement. Cette distinction marque, en sociologie, l'une des lignes essentielles de séparation relatives à la définition d'espaces différents au sein de la société.

Une liaison du débat scientifique public avec la zone privée, telle que Gayton la suggère ici, ne se laisse cependant que difficilement établir. Tant Jürgen Habermas que Hannah Arendt localisent cette forme d'activité nettement dans la sphère publique. Dans quelle mesure le regard porté sur les activités des utilisateurs peut-il alors somme toute nous aider à déterminer plus précisément l'espace et à évaluer son importance pour la bibliothèque ?

Apparition, action, liberté – L'espace social

Vu sous l'angle sociologique, l'espace n'existe que grâce à sa définition par la société ; il n'est donc pas une catégorie présociale mais quelque chose de déterminé socialement, «qui se configure spatialement et qui a sous cette forme à nouveau des effets rétroactifs sur le Social.» [Schroer, 2006, p. 63]. Mais comment l'espace naît-il dans le contexte social ? Tout d'abord, l'espace public est défini en sociologie à titre de délimitation du Privé. Il fut affecté aux deux sphères dans le passé des propriétés et des activités qui doivent être localisées exclusivement.

L'une des dernières théories impliquées, qui s'appuie sur la dichotomie du Privé et du Public, a été présentée par la philosophe et sociologue germano-américaine Hannah Arendt. À ce sujet, Arendt ne part pas logiquement de l'espace mais des

activités. Elle différencie le travail, la production et l'action comme des catégories de base de l'activité humaine, la *vie active* [Arendt, 2007, p. 16 et suivantes]. Tandis qu'elle localise le travail, en tant que moyen pour satisfaire les besoins humains de base dans le foyer restreint et, de ce fait, dans la sphère privée, Arendt considère la production et l'action comme appartenant à la zone publique. Il n'existe de liberté véritable que dans la sphère, dans laquelle l'Homme triomphe de ce qui est nécessaire pour vivre, donc du Privé [au même endroit, p. 41]. Arendt voit cette liberté réalisée de manière idéale dans la cité grecque. Toutefois, l'apparition dans la sphère publique sans le Privé n'est pas du tout imaginable.

Au sein de la zone du foyer, il ne pouvait donc pas du tout y avoir de liberté, même pas pour le maître de maison, qui ne passait pour libre que parce qu'il avait la faculté de quitter sa maison et de se rendre dans l'espace politique, où il était parmi ses pairs. Arendt, 2007, p. 42.

La liberté d'apparaître dans l'espace politique et d'y agir se rapporte donc toujours à la zone privée, dans laquelle cette liberté n'existe pas et de laquelle il s'agit par conséquent de se détacher. Seul ce détachement fait de l'Homme, limité au nécessaire, un citoyen. Mais puisque l'espace ne naît que par l'apparition des Hommes, l'Être et l'Apparaître sont en rapport l'un avec l'autre. «Normalement, nous disons qu'il faut tout d'abord que quelque chose *soit*, afin d'*apparaître* ensuite. Ici, cependant, nous disons qu'il faut qu'il *apparaisse* s'il a lieu d'être.» [L'Homme, 2007, p. 32].

L'espace public est une sphère de liberté publique, qui naît de la liberté individuelle et ne fait que la permettre. À ce sujet, il est marqué par l'action des individus dans la collectivité, de même qu'il naît par leur apparition. L'accentuation de la liberté individuelle dans l'action collective est importante.

«La zone politiquement publique est alors le lieu laïquement visible, dans lequel la liberté peut véritablement se manifester en paroles, en faits, en événements [...]» [Arendt, 2000, p. 207]. Nous pouvons donc définir des propriétés essentielles de l'espace public à l'aide de l'appréciation d'Arendt :

- il se définit par délimitation par rapport à la sphère privée ;
- il existe une interdépendance entre la liberté individuelle et la liberté d'apparaître dans l'espace public ;
- l'espace public permet ainsi d'abord la liberté ;
- l'apparition de l'individu en tant que citoyen fait naître l'espace public ;
- l'action commune des individus marque l'espace public.

Toutefois, ce modèle est limité par deux facteurs essentiels. D'une part, il est étroitement associé aux cités grecques anciennes. D'autre part, Hannah Arendt se trouve confrontée de manière critique à la société moderne de masse. Cela rend difficile le transfert de sa théorie à la société du savoir, qui potentialise encore la société de masse de la modernité par une interconnexion globale. C'est pourquoi j'aimerais proposer par la suite une adaptation de la théorie d'Hannah Arendt, qui nous permet une approche avec l'espace public dans la société du savoir.

L'exposé affirmatif d'Arendt sur les cités en tant qu'espace politico-public exemplaire a depuis tout temps suscité la critique. Au fond, le modèle de liberté qu'elle développe tout au long de cette structure sociale, dépend de la négation des individus qui demeurent en retrait dans la sphère privée et permettent de ce fait l'apparition du citoyen dans l'espace public [v. par ex. Benhabib, 1992, p. 75]. À cet effet, on doit toutefois remarquer que l'auteure était parfaitement consciente de ce trait élitiste de sa théorie. En outre, Arendt est étroitement limitée au Politique. Toute activité, qui ne sert pas à la subsistance directe et qui n'est pas politique, tombe pour elle dans le domaine de la production. En font partie aussi les activités intellectuelles de la pensée et de la perception, dans la mesure où elles sont bien ciblées [Arendt, 2007, p. 207]. Seule la liberté de pensée de la philosophe se trouve, en tant que *vie contemplative*, hors de ce schéma. La bibliothèque est en conséquence un lieu dans lequel l'homme actif, l'*homme fabricant*, exerce ses activités et même ce qui apparaît chez Gayton comme une contemplation, est, dans la mesure où un but précis est défini, une activité qui sort de la sphère politico-publique.

Mais qu'est-ce qui rend ce modèle si anachronique ? En réalité, une distinction simple entre l'espace politique, public et privé, d'une manière analogue aux activités, serait pourtant facile à comprendre. Mais cela signifierait alors que dans les démocraties modernes, représentatives, le Politique ne trouve véritablement plus du tout sa place. En se référant à Thomas Jefferson, Arendt indique que la nature de la démocratie représentative se trouve dans la délégation de l'action ou de l'activité politique [v. Arendt, 1974, p. 302–304]. Pour une société civile qui fonctionne, il est toutefois impensable que le Politique n'ait plus de place que dans le secteur des parlements. On y vient au contraire à un brassage des différentes activités et de là des diverses sphères.

Arendt voit dans ce processus l'oblitération du Politique par le Social et la transformation de l'espace public de la politique en un pseudo-espace d'interaction, dans lequel les individus n'«agissent» plus mais «se comportent uniquement» comme des producteurs économiques, des consommateurs et des habitants de cités urbaines.

Benhabib, 1992, p. 75

Avec la naissance de la société en tant que constellation pluraliste, les séparations commencent à devenir imprécises. Agir et produire se mélangent dans la sphère publique et le Privé devient aussi tangible. Le Social supprime les lignes de démarcation entre les sphères et l'espace public devient multifonctionnel. Mais Arendt voit dans la nette séparation des secteurs la condition préalable à la stabilité sociale et individuelle. Ce n'est pas la masse des gens en soi qui est pour elle le problème d'une société de masse mais le manque de force «pour séparer et pour relier» [Arendt, 2007, p. 66]. La pensée politique d'Hannah Arendt fut fortement marquée par les régimes totalitaires du 20^{ème} siècle et avant tout par ses expériences avec le National-socialisme allemand. De tels régimes suppriment effectivement progressivement et intentionnellement toutes les barrières entre les diverses sphères, pour occuper en définitive l'action politique. L'anéantissement de l'espace public – de l'équilibre de la proximité dans l'interaction et de la distance

civilisée des individus – est la marque distinctive de la société de masse, tournée vers le Totalitaire. Mais même là où il ne naît pas de situation totalitaire, l'auteure tire un bilan culturellement pessimiste de la société du travail [v. au même endroit, p. 157]. Jürgen Habermas voit aussi d'une manière pareillement critique le brassage de l'espace privé et public, moyennant il ne voit cependant pas la séparation et ce depuis le début de manière aussi stricte [v. Habermas, 1990, p. 223].

L'espace public est-il donc un sujet historique qui n'est plus du tout capable de fonctionner dans la formation de la société d'aujourd'hui ? Je ne le pense pas. Tant Arendt qu'Habermas ont tenté de fournir une description exhaustive du développement de l'espace public dans son évolution historique. À ce sujet, ils ont décrit, en partant de leur propre perspective, des propriétés importantes de l'espace public. Mais leurs modèles ont une exigence normative. Tous deux échouent à cet endroit parce que les mutations sociales des dernières décennies ne se classent plus dans une structure fixe [v. Eigenbrodt, 2006, p. 11]. D'une part, nous pouvons donc nous fonder sur la théorie de l'espace public, telle que la formule Hannah Arendt ; d'autre part, il faut que nous réagissions aux défis sociaux, pour ne pas demeurer dans une position idéaliste. Un perfectionnement de leur appréciation en ce sens pourrait faire à mon sens du concept du Social le centre d'intérêt. Comme nous l'avons déjà mentionné, ce terme a généralement chez Arendt une connotation négative. Ce qu'elle considère toutefois comme un problème pourrait être à mon sens une vertu.

Depuis la naissance de la société, c.à.d. depuis que le ménage privé et que la gestion, qui y est indispensable, est devenue une affaire du Public, ce nouveau secteur s'est démarqué des divisions plus anciennes du Privé et du Public par une tendance irrésistible à l'expansion, par une croissance permanente, qui menaça d'envahir depuis le début les secteurs plus anciens, le Politique comme le Privé, comme en fin de compte aussi le secteur récent de l'Intime. Arendt, 2007, p. 57 et page suivante.

Par l'Intime, Arendt entend ici le reliquat du Privé, qui est encore demeuré dans la zone cachée de la maison. L'espace social est vaste et peut suivre une évolution, dans laquelle le Privé, le Public, le Politique et même l'Intime se mélangent en public. D'autre part, l'espace est toujours tenu, dans l'histoire occidentale des idées, pour un principe stagnant, réactionnaire, tandis que le temps a une connotation dynamique, souple et progressive. Dans le cadre de cette tradition, Progrès signifie toujours Triomphe de l'espace [v. Schroer, 2006, p. 21]. Un mouvement est inhérent à l'espace social, mouvement qu'Arendt associe à la prolifération. Je désignerais cela comme une dynamique qui détache cet espace de la tradition statique de la perception spatiale. L'espace social possède ainsi une souplesse qui lui permet de réagir aux mutations sociales et individuelles. Les individus ne sont pas toujours des citoyens (qui agissent). Ils modifient leur rôle et leur interaction. De la même manière, l'espace social peut naître presque partout où des individus interagissent paritairement. L'espace modifie contenu et forme avec chaque interaction [v. Gorham, 2000, p. 33]. Les espaces physiques sont et demeurent toujours, uniquement jusqu'à un certain point, variables ou flexibles ; même les artifices architecturaux ne peuvent pas y changer grand-chose. Ils sont, en tant qu'espaces sociaux, bien plus variables et possèdent même forcément une facticité.

Hannah Arendt craignait avec raison une aliénation de l'individu dans la société de masse. Elle décrit en même temps une communautarisation artificielle dans le monde des marchandises et de la consommation. Ces processus représentent aujourd'hui l'un des plus grands défis sociaux. L'évolution ultérieure du Public dans un espace social pourrait faire partie d'une stratégie résolutoire. Il devient ici évident que l'espace social ne doit être exclusif et que le Politique ne devrait pas être délégué dans un espace, situé en dehors de la société. «La participation est vue non pas comme une activité qui n'est possible que dans un domaine politique rigoureusement défini mais comme une activité qui peut être pratiquée pareillement dans les sphères sociale et culturelle» [Benhabib, 1992, p. 86]. Il faut que l'espace

social garantisse pour tous les membres de la communauté l'accès au Public et de là la liberté individuelle pour exécuter cette tâche. Hannah Arendt nous fait déjà sentir le fait que l'action n'est pas toujours à ce sujet uniquement une action politique au sens plus restreint mais qu'il signifie en premier lieu communiquer et entreprendre quelque chose en commun [v. Schönherr-Mann, 2006, p. 119].

Une théorie de l'espace public devrait prendre corps dans la discussion sur cette base. Mais j'aimerais retenir provisoirement les propriétés suivantes :

- la stricte différenciation de la sphère privée, publique et politique est remplacée par un espace ouvert qui se développe de manière dynamique ;
- cet espace est multifonctionnel et est constitué en outre par les activités qui y sont pratiquées ;
- l'interdépendance de la liberté individuelle et de la liberté de l'apparition en public définit aussi l'espace social ;
- l'espace social s'appuie à ce sujet sur des processus rationnels de l'équilibre des intérêts ou de la liaison des intérêts au sens de Max Weber [Weber, 1947, p. 21].

L'introduction de l'espace social nous permet de décrire l'espace de la bibliothèque d'une manière qui convient pour anticiper les mutations sociales par-delà les débats technologiques ou économiques. Mais s'agit-il à ce sujet uniquement d'un modèle théorique ou peut-on en déduire aussi des conséquences pratiques ? Pour conclure, j'aimerais mettre en évidence quelques relations avec la discussion présente au sujet de l'espace de la bibliothèque et présenter des appréciations d'une utilisation stratégique du modèle.

Espace social et lieu de la contemplation

Geoffrey T. Freeman fait partie des rares auteurs, qui ne considèrent pas seulement la bibliothèque d'un point de vue fonctionnel mais mettent en évidence l'importance de l'espace social pour l'individu :

C'est un lieu où les gens se rencontrent à des niveaux et suivant des modes qu'ils ne trouveraient pas dans la résidence universitaire, la salle de classe ou dans un endroit, situé en dehors du campus. Lorsqu'il pénètre dans la bibliothèque, l'étudiant devient un élément d'une communauté plus grande – une communauté qui le dote d'un sens accru de soi et d'un objectif plus élevé.

Freeman, 2005, p. 6

L'interdépendance de la socialisation et de l'individualité devient ici évidente. L'individu participe à la communauté présente dans la bibliothèque, sans qu'il s'y perde. La même règle s'applique tant pour les bibliothèques publiques que scientifiques. À ce sujet, un accès à bas seuil est important, tel qu'il est décrit par exemple dans le concept du lieu de réunion à faible enjeu [v. Audunson, 2005, p. 436].

Mais un tel espace n'est-il pas alors effectivement incompatible avec le caractère contemplatif de la bibliothèque, comme le suggère Gayton ? Je pense que nous n'avons à faire ici qu'en second lieu avec des questions d'agencement, sur lesquelles j'aimerais revenir une nouvelle fois plus loin. Il y a lieu de différencier tout d'abord, d'une manière générale, deux procédés. Comme nous l'avons déjà mentionné, la plupart des activités, pratiquées dans les bibliothèques, tombe dans les processus ciblés de la pensée et de la perception de l'*homme fabricant*. La *vie contemplative* n'est liée, dans la définition d'Hannah Arendt, qu'à la liberté de la pensée sans but. La véritable contemplation n'a donc lieu que très rarement. Les réflexions de Gorham sur l'espace Séminaires suggèrent la question qui est de savoir si la différenciation dans sa forme stricte est absolument nécessaire. Gorham voit l'espace Séminaires comme connexion entre *vie active* et *vie contemplative*, parce que peuvent avoir lieu ici tant un échange libre d'idées qu'une pensée libre [Gorham, 2000, p. 160]. Ceci vaut à mon avis d'autant plus pour la bibliothèque. Aucun autre lieu n'offre autant de liberté de faire vagabonder les pensées et simultanément une aussi bonne occasion d'une discussion commune sur des idées. Les deux procédés coïncident au moment de l'apparition.

Même la liberté de l'idée, apparemment détachée du domaine de la société, qui est abordée dans le concept de la *vie contemplative*, ne peut se passer de l'image de l'autre. Nous sommes dépendants d'expériences intersubjectives pour être généralement conscients de cette liberté. Car la liberté repose toujours sur le choix parmi des possibilités mais qui ne peuvent être perçues que dans la rencontre avec d'autres individus [v. Mensch, 2007, p. 33]. D'autre part, Apparition ne signifie pas forcément Action. Le processus, que Gayton décrit comme collectif, peut se passer de communication directe [v. p. 8]. Un facteur important est cependant le fait de voir et d'être vu au moment de la contemplation. Celle-ci s'exprime par exemple dans l'attraction soutenue des salles de lecture, que mentionne aussi Freeman [Freeman, 2005, p. 6]. Si on laisse de côté l'évaluation implicite de Gayton des deux procédés, parce qu'ils sont de même valeur dans l'espace social, on peut donc dire que dans l'espace social de la bibliothèque, *vie active* et *vie contemplative* non seulement coexistent mais ont une place commune, procurée par la possibilité et l'apparition. Malgré tout, on ne peut pas négliger les problèmes que cela entraîne. Dans un bâtiment, consacré à la bibliothèque, ouvert, flexible, «les activités sociales ne sont pas toujours compatibles avec les activités communautaires. La conversation, d'une manière scolaire ou non, peut être une distraction par rapport à une étude sérieuse dans un lieu communautaire» [Gayton, 2008, p. 61]. Il faut justement qu'un espace social, en raison de son dynamisme et de sa multifonctionnalité, soit non seulement ouvert mais il faut aussi qu'il admette des activités différentes, qui ne se perturbent pas mutuellement. C'est ici qu'apparaît le pouvoir de l'architecture. Des bâtiments, consacrés à la bibliothèque, ouverts, entièrement flexibles, obtiennent par exemple exactement le contraire de ce qu'ils veulent véritablement. D'un tel agencement naissent des espaces qui n'admettent justement pas une utilisation dynamique et flexible, lorsque des activités se gênent mutuellement, de la manière décrite par Gayton. L'architecture n'est pas seulement responsable ici de la satisfaction d'exigences fonctionnelles ou d'une ambiance attractive mais elle apporte une

contribution importante aux objectifs de la bibliothèque eu égard à l'espace social. Contrairement à Gorham, je ne pense pas qu'une suppression de la séparation de différents secteurs soit utile ici [Gorham, 2000, chap. 7, rem. 8]. Il faut plutôt que le bâtiment réunisse les gens, sans leur ôter la liberté de se retirer dans des zones plus calmes. De plus, il faut qu'il existe des zones qui permettent aux utilisateurs de découvrir et d'aménager l'espace pour eux. Une division mûrement réfléchie en ce sens est décisive pour le déploiement intégral des possibilités qu'offre la bibliothèque en tant qu'espace social. La réforme de la bibliothèque, tournée vers les stocks, du 19^{ème} siècle ne signifie donc ni le renoncement au bâtiment, consacré à la bibliothèque, ni l'abandon de zones calmes de lecture, dans lesquelles les gens peuvent se rencontrer dans le calme en étudiant.

Bilan

Cinquante ans après l'apparition de *Vie active*, l'appréciation d'Hannah Arendt a toujours une certaine pertinence pour l'approche théorique de l'espace public. Le développement de son concept relatif à l'espace social correspond au fond au déplacement de l'espace du proche au loin, que le modernisme a marqué [v. Schroer, 2006, p. 10]. Le fait de parvenir de la cité grecque à la société du savoir implique aussi de quitter un espace protégé, sûr et de s'exposer entièrement à la facticité de la dynamique sociale. Mais l'espace social dans le sens décrit est justement un lieu, où l'individu peut s'affirmer lui-même par son apparition. L'action commune et le fait de voir et d'être vu aident à se positionner au sein de la mutation sociale. Si les bibliothèques acceptent cette mission et qu'elles la combinent avec la possibilité d'une participation informationnelle, elles disposent d'une caractéristique unique, qui montre toutes les questions qui portent sur la future pertinence de l'espace, consacré à la bibliothèque, sous un nouveau jour. Comme je l'ai montré, il ne s'agit pas ici de qualités qu'il faut inventer mais dont les bibliothèques sont

toujours porteuses. Pour les activer et pour les communiquer avec assurance, une réflexion théorique fondée est cependant tout aussi importante que la mise au point de stratégies en vue de la transposition de ces concepts.

En fait partie aussi le fait de se préoccuper de façon encore plus accrue de l'espace social. Quand naît exactement l'espace ? Comment permet-on de le rendre visible aux individus les uns aux autres ? Quelle apparition surtout passe pour une apparition visible ? Comment espace et temps sont-ils liés dans ce contexte ? Comment les espaces sociaux se rendent-ils visibles en tant que tels ? Ceci n'est qu'une sélection des questions à laquelle il faudrait encore apporter une réponse. Il en résulte une appréciation avantageuse pour une discussion ultérieure sur la bibliothèque en tant qu'espace.

Il faut rechercher simultanément, dans le domaine de l'architecture des bibliothèques, des formes qui permettent de tirer profit du bâtiment en tant qu'espace social. À ce sujet, l'équilibre entre les secteurs sociaux et communautaires est, au sens de Gayton, tout aussi important que le courage d'expérimenter de nouvelles idées. Les bibliothécaires ont plus de 500 ans d'expérience dans l'aménagement d'environnements de travail appropriés pour leurs utilisateurs. Ils ont besoin de cette expérience aujourd'hui pour créer des espaces de participation informationnelle dans la société du savoir.

Bibliographie

Arendt, Hannah (1974) : Sur la révolution, Munich : Piper.

Arendt, Hannah (2007) : La vie active ou : De la vie active, 6^{ème} édition, Munich, Zurich : Piper.

Arendt, Hannah (2000) : Entre passé et avenir : pratiques dans la pensée politique I, 2^{ème} éd., Munich : Piper.

Audunson, Ragnar (2005) : La bibliothèque publique en tant que lieu de réunion dans un contexte multiculturel et numérique : nécessité de lieux de réunion à faible enjeu, dans : Journal de la documentation, 61/3, p. 429-441.

Benhabib, Seyla (1992) : Modèles d'espace public : Hannah Arendt, La tradition libérale et Jürgen Habermas, dans : Habermas et la sphère publique, éd. par Craig Calhoun, Cambridge (Massachussets), Londres : MIT Press, p. 73-98.

Eigenbrodt, Olaf (2008) : Concevoir des services de bibliothèque pour tous ? – Fournir de l'espace pour la participation informationnelle, dans : 16^{ème} symposium BOBCATSSS 2008 – Fournir un accès à l'information pour tous, Zadar, 28.01.2008 – 30.01.2008, éd. par Petra Hauke et autres, Bad Honnef : Bock + Herchen, p. 89-102.

Eigenbrodt, Olaf (2006) : Défi de la société du savoir : la bibliothèque numérique entre Homme, Environnement et Politique, dans : De la transformation de l'organisation du savoir à l'ère de l'information, éd. par Petra Hauke et Konrad Umlauf, Bad Honnef : Bock + Herrchen, p. 9-28.

Freeman, Geoffrey T. (2005) : La bibliothèque en tant que lieu : changements dans les modèles d'apprentissages, les collections, les technologies et l'utilisation, dans : La bibliothèque en tant que lieu : repenser les rôles, repenser l'espace, éd. par le Conseil des ressources de bibliothèque et d'information, Washington : Conseil des ressources de bibliothèque et d'information, p. 1-9.

Gayton, Jeffrey T. (2008) : Bibliothèques universitaires : «Sociales» ou «Communautaires» ? Nature et avenir des bibliothèques universitaires, dans : Journal de la bibliothéconomie universitaire, 34/1, p. 60-66.

Gorham, Eric B. (2000) : Le théâtre de la politique : Hannah Arendt, Science politique et enseignement supérieur, Lanham, Oxford : Lexington books.

Habermas, Jürgen (1990) : Transformation structurelle du Public, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp.

Mensch, James (2007) : Espace public, dans : Revue de philosophie continentale, 40/1, p. 31-47.

Ross, Lyman et Pongracz Sennyey (2008) : La bibliothèque est morte, longue vie à la bibliothèque ! Pratique de la bibliothéconomie universitaire et révolution numérique, dans : Journal de la bibliothéconomie universitaire, 34/2, p. 145-152.

Schönherr-Mann, Hans-Martin (2006) : Hannah Arendt : Vérité, pouvoir, morale, Munich, C. H. Beck.

Schroer, Markus (2006) : Espaces, lieux, limites : sur la voie d'une sociologie de l'espace, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp.

Tyckoson, David (2003) : Sur les attraits des relations personnelles entre bibliothécaires et lecteurs : passé et avenir du service de référence, dans : Revue des services de référence, 31/1, p. 12-16.

Weber, Max (1947) : Économie et société : schéma de la sociologie compréhensive, Tübingen : Siebeck.

Auteur

Olaf Eigenbrodt est consultant en bâtiment à la Bibliothèque universitaire de l'Université Humboldt de Berlin, Allemagne et professeur associé à l'Institut des sciences de l'information et des bibliothèques en cette ville. Il est membre permanent du Comité de la Section de l'IFLA des Bâtiments et équipements des bibliothèques et vice-président de l'Association des bibliothécaires allemands, division régionale Berlin-Brandenburg. Depuis 2008, il est éditeur de *Livre et bibliothèque ; Forum des bibliothèques et de l'information*. Ses domaines principaux de recherche sont la sociologie des bibliothèques, les bâtiments et l'équipement des bibliothèques et les questions psychologiques des services de bibliothèque.